

## Parler du corps, encore ou en corps ?

La vraie question est de savoir pourquoi et comment nous en sommes arrivés à nous interroger sur la dimension corporelle de la relation éducative. Que dit cette interrogation, si ce n'est que nous avons perdu notre corps en chemin ?

En effet, qui d'autre que nous, nous les Occidentaux du 21<sup>ème</sup> siècles, pourrait se poser une telle question ? Pire, qui d'autre que nous, nous les travailleurs sociaux occidentaux du 21<sup>ème</sup> siècle, pourrait s'en féliciter ? On pourrait bien sûr crier haro sur notre Occident. On connaît la chanson, l'Occident n'aurait jamais rien compris à la vie réelle puisqu'il se serait fourvoyé dans un dualisme stérile qui oppose un corps (méprisable) à un esprit (estimable)... de fil en aiguille on en serait arrivés à dresser des corps et à contrôler des esprits.

Mais quelle que puisse être la pertinence de cette analyse, elle ne répond pas entièrement à la question. En faisant du dualisme un fait culturel, elle s'interdit d'en saisir la raison<sup>1</sup>. Qu'est-ce qui peut nous pousser à « oublier » la dimension corporelle de notre existence alors qu'il n'y a rien de ce que nous vivons qui ne se vive sans que nous n'y soyons corporellement impliqués ?

Je vais tenter d'y répondre par une histoire que j'emprunte à Tim Ingold, qui lui-même, la tire du fond des âges<sup>2</sup>. Il était une fois un moine à l'esprit bien agité. Il ne parvenait pas à suivre la Règle. Benoît, le prier, lui intima l'ordre de quitter le monastère. Sur le chemin, le moine rencontra un dragon. Il cria après ses frères qui le ramenèrent au monastère... et il y devint un moine fiable à l'esprit apaisé. La question est de savoir ce qu'il en est du dragon. Il est trop court de prétendre que ces gens sont des moyenâgeux imbéciles et obscurantistes. Le savoir passait par les monastères, les frères étaient loin d'être ces débiles qu'on se plait à décrire du haut de notre modernité. Il est évident que pour eux aussi le dragon dont on parle n'existe pas comme existe cette table sur laquelle j'écris. Mais quelle est son être, alors ?

Pour le savoir je vous propose de faire un détour par une seconde histoire que j'emprunte à Matthew Crawford<sup>3</sup>. Les gens de ma génération eurent la chance de pouvoir apprendre à conduire avec une deux-chevaux. Il ne s'agit pas de cultiver un passéisme bobo et béat, mais de faire apparaître la différence avec notre époque. Maintenant, bien engoncé dans un fauteuil ad hoc, le jeune

---

<sup>1</sup> Il suffit de s'intéresser aux pensées dites de l'Orient pour voir que la question du dualisme s'y pose également (pensons notamment à la notion de réincarnation).

<sup>2</sup> Tim Ingold, *Marcher avec les dragons*, Zones sensibles, 2013

<sup>3</sup> Matthew B. Crawford, *Contact*, La découverte, 2016.

conducteur apprend à consulter les informations que son ordinateur de bord lui donne. Il lit sur son écran les chiffres qui lui indiquent la vitesse à laquelle il roule, le nombre de kilomètres qu'il peut encore parcourir avant de devoir faire un plein, la distance de freinage, le niveau d'huile, la température extérieure et même le cours de la bourse en temps réel. Nous sommes loin de cette expérience primitive qu'est la conduite d'une deux-chevaux. Souvenons-nous, nul écran pour nous donner ces informations. Il fallait écouter notre corps. On ressentait qu'on accélérât en ressentant physiquement la carlingue vibrer, on sentait qu'on changeait de vitesse à l'odeur de l'embrayage, on freinait à la force de notre mollet, on éprouvait la texture de la route à chaque bosse et on appréciait bien évidemment la température extérieure - surtout par beau temps, quand on pouvait s'offrir le luxe de décapoter !

Les deux apprentis conducteurs font des expériences différentes, l'un fait une expérience désincarnée, l'autre une expérience incarnée. Le nouveau conducteur vit dans un monde de la représentation. L'ancien, dans un monde concret. Le premier agit en fonction des chiffres qu'il lit. Le second, en fonction des informations que lui donne son corps. Il lui fallait « faire un » avec sa voiture à la façon dont un pêcheur fait un avec sa canne ou à la manière dont un violoniste fait un avec son violon. En fait, je n'en dis pas assez car en réalité c'est avec la canne, l'eau, l'ombre, la luminosité et le poisson que le pêcheur fait un. Pensons à cette leçon de kyudo où le maître Zen dit à son disciple qu'il doit être la flèche et la cible avant de laisser la flèche rejoindre naturellement la cible.

On pourrait se dire qu'il y va de sentimentalisme et de romantisme. Écoutons cette autre histoire que raconte J. Savall. Il nous dit que s'il joue trop souvent avec la vielle avec laquelle il part en tournée, celle-ci se fatigue comme si elle avait besoin de repos. Il sent qu'à partir d'un moment elle ne répond plus. Il raconte encore qu'à son retour quand il joue avec la viole qu'il laisse chez lui, cette dernière lui tire la tête un peu comme si son corps avait été délaissé et avait besoin d'être rassuré avant de se donner.

Poésie que tout cela dirait la raison. Et pourtant, un test afin de déterminer si un stradivarius sonne mieux qu'un violon d'usine donne raison à la poésie. Ce test montre qu'un stradivarius sonne mieux. Mais quelle en est la raison ? Ce n'est pas parce qu'il est un meilleur violon. Étonnamment, c'est parce que le musicien qui en joue l'investit avec toute sa personne qu'il sonne mieux. La preuve en a été donnée par la bande : lors d'un test à l'aveugle on demanda à des œnologues de classer des vins tout en leur donnant le prix des vins. C'était évidemment le

même vin qu'ils goutaient. Sans surprise, ils l'ont classé selon les prix. Le jugement sur la qualité dépendrait donc de notre subjectivité. Ce serait parce que le violoniste sait qu'il s'agit d'un stradivarius qu'il imaginerait qu'il sonne mieux. Est-ce si sûr ? Prenons une dernière histoire. Un jour un excellent violoniste vint chez son luthier se plaindre de son violon qui lui semblait sonner moins bien. Son luthier l'envoya se promener le temps qu'il le répare. A son retour le violoniste en joua et dit qu'il sonnait à nouveau bien. Le luthier l'avait simplement dépoussiéré. En fait, en le rendant alléchant il avait réveillé le désir du violoniste ! Il en ressort que s'il est vrai que c'est bien pour des raisons subjectives qu'un stradivarius sonne mieux, il est tout aussi vrai qu'il sonne mieux objectivement car s'il sonne mieux c'est précisément parce que le musicien joue simplement mieux. Il en ressort que la vérité de l'objectivité passe par la subjectivité.

La vérité est dans cette dialectique par laquelle l'être humain « fait sien ce qu'il utilise », à la façon dont le musicien intègre son violon est intégré à son corps. Il n'est d'habitat, de vêtement ou de pratique de chasse qui ne soit le résultat d'une interaction qui se déroule dans le tissu du vivant, à fleur de peau, avec la texture du monde lui-même<sup>4</sup>. Nous ne vivons ni dans un monde purement extérieur à nous, ni sur une scène de théâtre où le monde ne serait que ce que nous nous en faisons comme représentation. Avant de se représenter nos actions nous sommes immergés dans un monde qui fait sens. Nous y tissons nos expériences avec les mots des autres. Nous n'existons pas en dehors des situations que nous vivons et qui nous portent. Un marin breton a plus de choses à partager avec un marin papou qu'il n'en a avec le banquier de son village car ils partagent tous les deux une même pratique ; ils parleront sans fin d'histoires de marins, échangeant leurs émois, leurs souvenirs et leurs savoirs. A travers leur culture respective ils parlent d'un même monde, le monde du rapport à la mer.

Cependant cette immersion dans le monde et dans le bain culturel n'est pas sans condition. Sami Ali y insiste, ce n'est pas parce qu'il y a un espace que nous pouvons nous mouvoir, c'est au contraire parce que nous avons un corps qu'il y a un espace. Il ajoute que ce n'est pas parce que nous avons un corps réel qui nous est donné que nous avons d'emblée un corps propre. C'est en rencontrant d'autres êtres humains que nous « faisons » de ce corps réel notre corps propre - à condition que ces personnes nous investissent. Notre corps propre n'est pas

---

<sup>4</sup> Nous savons que notre corps est un biotope et qu'il contient plus de bactéries que de cellules ; notre santé dépend de l'équilibre de ce biotope !

une chose close sur elle-même, mais un espace mixte et évolutif qui comprend un imaginaire, des rêves, des désirs, des affects et des enjeux relationnels.

Ainsi c'est fondamentalement dans l'entre-deux que nous vivons. Cet entre-deux correspond à ce que Winnicott nomme l'espace transitionnel. La caractéristique de cet espace est qu'il n'appartient ni à l'un ni à l'autre parce qu'il appartient précisément à l'un et à l'autre. Il est le tissu relationnel qui se tisse entre la mère et son bébé, entre les amoureux qui envisagent leur avenir, entre l'enfant qui joue avec son chien et entre l'homme qui habite le monde. Une seconde caractéristique de l'espace transitionnel, c'est qu'il est un trouvé, crée, présenté. L'enfant, dit Winnicott, croit créer lui-même ce dont il a besoin alors qu'en réalité il le crée sur fond d'un objet qu'il trouve... à condition qu'il lui ait été présenté. Le bébé croit créer le sein qu'il trouve lorsque sa mère le lui présente. L'espace transitionnel est un entrelacs qui noue le soi, l'autre et le monde.

Mais si notre vécu d'être humain ne correspond pas au modèle du « pilote dans un vaisseau », alors pourquoi privilégions-nous la voiture moderne à notre vieille deux-chevaux<sup>5</sup> ? L'écrivain bourguignon Henri Vincenot va nous aider à y voir plus clair. Dans *La billebaude*, il relate son enfance et ses premiers pas dans une vie d'adulte<sup>6</sup>. Son grand père était un Compagnon bâtisseur. Il était tellement respecté qu'il était apprécié par un notable qui l'invitait à partager ses chasses, ce qui n'était pas peu dire ! Vincenot reprend une conversation qu'ils échangèrent sur ce qu'il leur apportait comme nouvelles de la ville Lumière :

« « Et braconnier vous le deviendrez comme moi, par force. Et vous prendrez votre joie de vivre en fraude !... en marge ! (...) un jour qui est proche, mossieu le Marquis, il vous faudra passer dans mon camp... et nous resterons les deux derniers des hommes libres ! Les autres iront vivre sagement dans leur société qui ressemblera à une fourmilière, ou à un hôpital modèle ! ... Et nous mourrons, mossieu le Marquis, et ce sera justement l'époque où il ne restera plus une seule grive, ni une seule alouette, ni même un hérisson, empoisonnés qu'ils seront par toutes leurs vacheries ! ... ni un seul homme libre ! »

Le Marquis suffoquait : « Oh taisez-vous Tremblot ! Oh ! vous voyez trop clair ! De grâce taisez-vous car vous me briser l'âme ! »

---

<sup>5</sup> Il ne s'agit pas de s'opposer aux objets intelligents. Ces derniers ont leur utilité. L'enjeu est de voir s'ils vont nous libérer de tâches lourdes où s'ils vont nous aliéner à encore plus de consumérisme. Un robot peut me dire : « tu sembles triste aujourd'hui, et si tu allais faire des achats » ou me dire « et si tu passais un peu de temps avec tes amis » !

<sup>6</sup> Henri Vincenot, *La billebaude*, Denoël, 1978

« Pensez, monsieur le Marquis, continuait Tremblot (...) que ce jeune homme qui est là (et il me désignait) est l'élève de l'Ecole des Hautes Etudes commerciales. (...) Et bien demandez-lui de quelle façon on les traite, aujourd'hui, à Paris, les élèves de l'Ecole des Hautes Etudes commerciales. »

Et là-dessus je dû expliquer gravement (...) comment les élèves de l'Ecole des Hautes Etudes faisaient la queue devant une horloge pointeuse, et j'affirmai que ce dispositif existait déjà dans plusieurs usines et administrations, en France.

Le marquis était devenu encore plus rouge, il leva les bras (...) et s'écria « on me l'avait bien dit, mais je n'osais le croire (...) Que me dites-vous là jeune homme ? entends-je bien ? Une horloge à pointer dans un amphithéâtre ? Une horloge à pointer, mais c'est le déshonneur ! C'est la mort du plaisir de la tâche accomplie, et librement choisie ! c'est la fin de l'esprit ! La honte ! Le scandale ! Qui rejaillit sur le monde universitaire ! Que dis-je sur le monde aussi des travailleurs, sur le monde du labeur et de la pensée ! Sur l'humanité toute entière ! Ah comme je comprends, Tremblot, votre colère ! ... » »

Ce qui provoque l'ire du Marquis est ce passage au monde de la représentation. Il n'y a plus d'hommes en situation concrète, mais des sujets abstraits qui font face à des objets tout aussi abstraits. Cette démarche n'était pas une nouveauté en soi. Ce qui le fut est qu'elle s'appliquât dorénavant à tous les domaines de l'existence. Chaque être est devenu une unité objectivable, quantifiable, monnayable et donc interchangeable<sup>7</sup>. La texture du monde s'est déchirée. Le monde n'est plus le lieu de la vie. Ce n'est plus dans le monde que nous vivons. Le monde est devenu un potentiel quantifiable qu'on utilise et c'est dans cette consommation de la vie que nous cherchons tant bien que mal à exister. Il en va de même au niveau relationnel, les relations ne reposent plus sur des liens solidaires, mais sur des contrats<sup>8</sup>. Le temps est devenu de l'argent, chaque chose eu un prix et... chaque homme aussi !

---

<sup>7</sup> L'invention du capitalisme, du libéralisme, de l'individualisme, de l'humanisme et du romantisme procède de ce même geste. L'individu y est dit souverain. Mais en fait il règne sur du vide car s'il a la liberté de choisir un mode de vie, il ne peut échapper au fait que quoi qu'il fasse, sa vie se mesure à l'aune de la monnaie et qu'il lui échoit de la rembourser.

<sup>8</sup> Jusque-là c'était la reconnaissance de l'interdépendance entre les êtres qui faisait la communauté. La dette créait ces liens de solidarité – au point que si une dette devenait non-remboursable, elle était, selon la législation en vigueur, plus ou moins vite remise. A l'inverse, ce qui fait la société moderne est l'intérêt personnel. Cette société n'est plus solidaire mais contractuelle (nous passons donc des contrats avec des complices puisqu'il y va d'intérêts personnels !). Chaque dette doit être y remboursée puisque l'argent est la mesure de toute chose et que la vie y est devenue une chose comme une autre.

L'histoire de la petite vendeuse d'orange nous permet de saisir l'enjeu de ce changement. Une jeune marocaine avait un panier plein d'oranges. Un autocar de touristes s'arrêta à sa hauteur et le gentil organisateur lui proposa d'acheter toutes ses oranges. Elle refusa, car dit-elle « que vais-je faire de ma journée si je vends tout immédiatement ? ». Ce qui faisait sens pour elle, n'était pas l'argent, mais les relations que son petit commerce lui permettait de tisser.

Que peut être donc un dragon un individu moderne ? Un symbole qui représente quelque chose comme la peur de la liberté, dira-t-on avec suffisance. Mais cette analyse est totalement erronée. Nous ne voyons pas que le dragon ne représente pas la peur car il n'est pas la cause de la peur. Il est l'expérience de la peur. Si le moine a pu être entendu par ses frères c'est qu'ils partageaient une même expérience de la vie. Pour ces moines, rencontrer un dragon c'est mener un combat spirituel, c'est vivre à bras le corps ce combat en soi-même. Il y va d'une épreuve redoutable et terrifiante et non de la représentation d'un enjeu psychologique. Le dragon n'est ni un objet du monde, ni une représentation d'un affect car il n'est pas de dragon sans cette expérience incarnée de l'imaginaire de cette époque. Il s'ensuit qu'en niant la réalité du dragon nous nions celle du moine. Il s'ensuit aussi qu'en prenant ce qui fait le sens d'une civilisation pour une simple représentation nous faisons de ceux qui ne pensent pas comme nous des sauvages ou des primitifs qu'il faut éclairer.

Mais suffit-il de faire du dragon une représentation pour en avoir fini avec cet imaginaire tant décrié ? Peut-on candidement croire qu'on puisse s'être délivré de celle qu'on nomma symptomatiquement la « folle du logis » ? N'est-il pas plus sage de guetter les signes du retour du refoulé ? Qu'est devenu le dragon ? Reprenons notre question en des termes actuels : que peut être un homme pour le sniper qui le vise à travers les images que lui fournit un drone ? Que peut-être un homme pour un actionnaire d'une multinationale ?

Christophe Dejours partage la colère du Marquis. Un job n'est pas un métier. N'en déplaise à la logique marchande, bosser ne fera jamais d'un homme un être libre. Ce n'est qu'à partir du moment où le travailleur peut mettre son corps propre en jeu qu'il fait de son travail un acte créatif et, partant, qu'il accède à la liberté. C'est en ajoutant la beauté du geste à la beauté du travail effectué qu'il rend témoignage de l'invisible qui séjourne dans le visible, ou pour le dire autrement du sens qui excède la chose. C'est ainsi qu'il devient « passeur de lumière » et, de fil en aiguille, le passage par lequel s'initiaient au savoir les jeunes apprentis. Dès qu'il n'y a d'autre horizon que celui du rendement, le

travail et le travailleur tombent dans l'insignifiance. La qualité cède devant la quantité. La fin des cathédrales coïncide avec l'avènement du règne de la division du travail. L'organisation scientifique du travail, les pédagogies et les approches managériales sont les fers de lance de cette logique du rendement. Car, pour améliorer la productivité le mieux est d'adapter les corps à la chaîne productive et de standardiser les comportements et les matériaux. Que deviennent alors les corps ? Que deviennent les personnes ?

Je me souviens d'une discussion avec un homme qui disait aimer la cuisine. Il affirmait que l'essentiel était dans l'appareil de mesure : ce qui fait d'un plat le même plat (entendez celui qu'on vend parce qu'on l'attend) est le même dosage d'épice, d'où son obsession pour utiliser la même balance. Son propos me semble abyssal : il suffit d'un grain de poivre plus ou moins piquant pour qu'il faille en mettre plus ou moins que ne le prescrit la recette. Le réel est de mon côté, bien sûr ! Pour imposer son produit préfabriqué, il lui fallait standardiser le poivre... et de sélectionner une seule espèce de poivre au détriment de toutes ses variétés et, surtout, au détriment de nos palais ! Christophe Dejours relate une histoire similaire : comment faire reconnaître dans un protocole évaluatif l'intuition qui guide une institutrice maternelle à suspendre le déroulement de son programme afin de chanter une chanson pour recadrer son groupe qui, lui semblait-il, commençait à s'agiter ? Ici aussi il s'agit de ne sélectionner qu'un seul mode d'action, qu'une manière d'être en relation. Ici aussi tout se fait au détriment de notre sentiment d'être et de notre joie de vivre.

L'idée que l'homme fonctionne comme un sujet abstrait est une méta-représentation, c'est-à-dire une représentation qui en conditionne d'autres. C'est le produit d'un imaginaire, celui de notre imaginaire sociétal ! Or, cet imaginaire conduit à la médiocrité<sup>9</sup>. Au nom du rendement nous sommes contraints à respecter des marches à suivre<sup>10</sup>. Winnicott et Sami Ali n'ont cessé de répéter que la résignation est un mode de la pathologie. Il y a deux modes de la pathologie disent-ils : le délire et la résignation. Notre imaginaire est doublement pathologique. Il nous exhorte à croire que nous pouvons vivre sans limite (une croissance infinie alors que nous vivons dans un monde fini) et, en même temps, il nous exhorte à nous soumettre aux diktats des multinationales. Ces deux discours n'en sont qu'un ! Il s'agit d'instrumentaliser le corps : ici en en faisant une machine productive, là en en faisant une machine consommatrice.

---

<sup>9</sup> Pensons plus précisément à l'infantilisation de nos enseignements. Surtout ne pas en demander trop aux étudiants, les distraire, les accrocher, les séduire, ...

<sup>10</sup> Pensons à ce discours qui prétend qu'il faut l'enseignement s'aligne aux demandes du marché de l'emploi.

S'adapter et fonctionner sont les mots d'ordre. Le banal envahit toutes les dimensions de l'existence. Ce sont nos rêves eux-mêmes qui sont contaminés et orientés : on rêve d'en être et de briller comme une star ! Notre imaginaire est bridé. La création et l'innovation sont soumises à la logique consumériste : l'enjeu n'est pas d'inventer de nouvelles manières de vivre, mais de s'interroger sur la forme qu'il faut donner à un pot de yaourt pour accrocher le client.

Or, on le sait, moins les gens écoutent leurs rêves, moins ils rêvent, et moins ils rêvent moins ils imaginent d'autres mondes et plus ils consomment des scènes de vie préfabriquées. Un homme qui ne rêve plus est un homme qui va fuir ce qu'il éprouve. C'est un zombie en devenir. C'est un mort-vivant qui pulse sans désir et sans affects. C'est un homme vide, sans corps, sans raison et sans passion. C'est l'impasse ! Il fut un temps où l'on parlait du Golem – le Golem un être de sable crée pour accomplir ce qu'on lui dit de faire. De nos jours personne ne se souvient de l'histoire du Golem, c'est vrai que nous en avons une autre, tout aussi terrible, celle du transhumanisme !

Notre époque est nihiliste. Elle se moque du travail du penser tout en faisant du corps un simple vecteur de sensations. Ne nous y trompons donc pas, l'enjeu est de se débarrasser du corps et de la pensée afin de devenir une plateforme abstraite qui traiterait sempiternellement les données numériques qui procurent du plaisir<sup>11</sup>. Notre société institue paradoxalement une subjectivation sans sujet et, bien évidemment, sans corps. Il y va de cet homme qui réduit sa pensée à un « like », son action à un clic et son corps à un doigt. Et le reste du corps me direz-vous ? Il est à chercher du côté des cliniques... dont, bien sûr, les cliniques du travail.

Et la personne, où est-elle ? Là est la question ! Pourquoi acceptons-nous ce dualisme alors que nous savons qu'il est faux ? Pourquoi acceptons de nous dévitaliser ? Ne serait-ce pas pour fuir cette dimension matérielle de notre réalité qu'est cette part de nous sur laquelle nous n'avons pas de prise ? Ne serait-ce pas parce que nous savons que nous n'existons qu'à travers les autres et le monde et, pire, que nous ne maîtrisons ni les autres, ni le monde, ni notre corps, ni même notre propre personne, que nous refusons de reconnaître notre interdépendance et notre vulnérabilité ontologique ?

L'astrophysicien Trinh Xuan Thuan aime souligner les affinités qu'il y a entre le bouddhisme et les sciences quantiques. Le réel n'est pas ce qu'on croit. Notre

---

<sup>11</sup> Pensons aux données récoltés sur le net.

expérience phénoménale de la vie n'est qu'un cas de figure parmi d'autres. Il a raison de le souligner, le réel est, tel le Tao, un pur mouvement. Mais il oublie de tirer une seconde conclusion, sans doute trop chrétienne pour lui : en prenant en compte le fait que c'est parce qu'il y a un corps qu'il y a un espace, ne faut-il pas en conclure que si l'expérience de notre univers est bien corrélée à notre existence phénoménale, alors n'est-ce pas parce que notre incarnation est le lieu même de l'univers ? Comme le dit le poète François Cheng, ne sommes-nous pas invités à penser l'immanence dans la transcendance et la transcendance dans l'immanence ? Ne serait-ce pas là que se situe la raison ultime de notre peur : comment savourer la joie de vivre alors que nous ne maîtrisons rien <sup>12</sup> ?

Je ferais volontiers mienne cette conclusion de Tim Ingold. Oui, il est temps d'apprendre à marcher avec les dragons. Il est temps d'affronter notre peur de vivre. Il est temps de nous réapproprier nos capacités imaginatives afin d'imaginer d'autres possibles. Notre imaginaire sociétale montre ses limites et laisse enfin apparaître au grand jour la réalité obscure de son vrai visage.

Prendre corps dans son corps, voilà l'enjeu de tout qui cherche la liberté. Nous avons besoin des autres, des relations, de nos désirs et de nos affects, de notre raison et de nos rêves pour apprendre à nous incarner, à danser, à chanter, à créer et à inventer d'autres mondes et d'autres manières d'y vivre. Rien n'est plus urgent que d'apprendre à être à l'écoute de nos intuitions et de notre corps. Rien n'est plus pressant que d'apprendre à être présent à ce que nous vivons. Rien n'est plus important que d'apprendre à être prendre position dans la relation. Rien n'est plus opportun que d'apprendre à rêver et à parler de nos rêves.

Comment allons-nous faire pour habiter à nouveau le monde ? Sans aucun doute, en inventant des gestes inédits qui pourront enfin et à nouveau nous relier les uns les autres et nous relier au monde, aux animaux et à la vie. Commençons déjà par témoigner de notre envie d'être en vie. C'est en étant présent à chaque personne que nous rencontrons que nous rendons le monde habitable. C'est en vivant notre corps propre que nous participons à la création du monde. N'est-ce pas cela éduquer, à travers le savoir dispensé, et quel que soit le savoir à dispenser, transmettre le désir d'inventer de nouvelles manières de tisser un monde en commun avec ce réel qui nous est donné et que nous pouvons apprendre, ensemble, à aimer ?

---

<sup>12</sup> Peut-être est-ce cette peur qui justifie l'oubli de T. Xuan Thuan ? On ne peut nier que les pensées de l'Orient flirtent avec une forme de nihilisme (tout est vacuité, la volonté d'en finir avec le cycle des réincarnations).